

servante, l'autre, une jeune fille de seize ans, qui, à l'arrivée de Potard, cette nuit de...

Après bien des enquêtes, bien des investigations, Potard finit par découvrir que Beau-

Derrière consolation (LA), nouvelle, par Fernan Caballero. On sait que le délicat

Mes : vous n'avez pas d'œil pour les mauvais, Et rien ne peut tarir ces sources éternelles :

« Je ne pourrais, dit-il, savoir ce que c'est un chien, le cri de quelque oiseau de nuit, la plainte d'une créature vivante ou le gémissement d'une âme en peine, parce que la distance qui m'en séparait était grande et que, si je l'entendais, c'est que la nuit était plus

silencieuse que la mort. Peu à peu j'en vins à me persuader que c'était bien la voix d'une créature humaine, qui d'abord appelait et finissait par une plainte désespérée. Au matin, comme je n'avais pas perdu l'endroit de vue, je sautai à terre et je m'acheminai comme je pus de ce côté ; car je connaissais les marais et les étangs comme les doigts de ma main.

Cette nouvelle est une des pages les plus émouvantes de Fernan Caballero. Peintre par excellence des paysages et des mœurs andalous.

Derrière montagnards (LES), par M. Jules Claretie (1877). Il était à craindre que le mystérieux romancier aborder l'histoire sérieuse, qu'il ne se perdît et que son style ne se ressentît de la liberté des allures du roman feuilleton.

Derrière consolation (LA), nouvelle, par Fernan Caballero. On sait que le délicat écrivain espagnol qui s'écrit sous ce pseudonyme est une dame d'honneur de la duchesse de Montpensier, et que son roman est une série d'études de romans et de nouvelles, qui décèlent un moraliste et un conteur, ont acquis à Fernan Caballero, non-seulement en Espagne, mais en Europe, une légitime réputation.

Derrière duel de l'Espagne (LE) [El postrer duelo de España], drame en trois journées, en vers, de Calderon. Le grand poète espagnol s'est ici inspiré d'un fait historique, longtemps raconté par Sandoval dans son Histoire de Charles-Quint ; une sorte de duel juridique, comme celui de Jarnac et les salades. Un lancero, batelier pêcheur, à qui la pauvre mère demande de lui faire traverser le canal du Trocadero, lui raconte que, pendant la nuit, il a été tenu éveillé par des cris effrayants.

silencieuse que la mort. Peu à peu j'en vins à me persuader que c'était bien la voix d'une créature humaine, qui d'abord appelait et finissait par une plainte désespérée. Au matin, comme je n'avais pas perdu l'endroit de vue, je sautai à terre et je m'acheminai comme je pus de ce côté ; car je connaissais les marais et les étangs comme les doigts de ma main.

Cette nouvelle est une des pages les plus émouvantes de Fernan Caballero. Peintre par excellence des paysages et des mœurs andalous.

Derrière montagnards (LES), par M. Jules Claretie (1877). Il était à craindre que le mystérieux romancier aborder l'histoire sérieuse, qu'il ne se perdît et que son style ne se ressentît de la liberté des allures du roman feuilleton.

Derrière consolation (LA), nouvelle, par Fernan Caballero. On sait que le délicat écrivain espagnol qui s'écrit sous ce pseudonyme est une dame d'honneur de la duchesse de Montpensier, et que son roman est une série d'études de romans et de nouvelles, qui décèlent un moraliste et un conteur, ont acquis à Fernan Caballero, non-seulement en Espagne, mais en Europe, une légitime réputation.

Derrière duel de l'Espagne (LE) [El postrer duelo de España], drame en trois journées, en vers, de Calderon. Le grand poète espagnol s'est ici inspiré d'un fait historique, longtemps raconté par Sandoval dans son Histoire de Charles-Quint ; une sorte de duel juridique, comme celui de Jarnac et les salades. Un lancero, batelier pêcheur, à qui la pauvre mère demande de lui faire traverser le canal du Trocadero, lui raconte que, pendant la nuit, il a été tenu éveillé par des cris effrayants.

silencieuse que la mort. Peu à peu j'en vins à me persuader que c'était bien la voix d'une créature humaine, qui d'abord appelait et finissait par une plainte désespérée. Au matin, comme je n'avais pas perdu l'endroit de vue, je sautai à terre et je m'acheminai comme je pus de ce côté ; car je connaissais les marais et les étangs comme les doigts de ma main.

Cette nouvelle est une des pages les plus émouvantes de Fernan Caballero. Peintre par excellence des paysages et des mœurs andalous.

Derrière montagnards (LES), par M. Jules Claretie (1877). Il était à craindre que le mystérieux romancier aborder l'histoire sérieuse, qu'il ne se perdît et que son style ne se ressentît de la liberté des allures du roman feuilleton.

Derrière consolation (LA), nouvelle, par Fernan Caballero. On sait que le délicat écrivain espagnol qui s'écrit sous ce pseudonyme est une dame d'honneur de la duchesse de Montpensier, et que son roman est une série d'études de romans et de nouvelles, qui décèlent un moraliste et un conteur, ont acquis à Fernan Caballero, non-seulement en Espagne, mais en Europe, une légitime réputation.

Derrière duel de l'Espagne (LE) [El postrer duelo de España], drame en trois journées, en vers, de Calderon. Le grand poète espagnol s'est ici inspiré d'un fait historique, longtemps raconté par Sandoval dans son Histoire de Charles-Quint ; une sorte de duel juridique, comme celui de Jarnac et les salades. Un lancero, batelier pêcheur, à qui la pauvre mère demande de lui faire traverser le canal du Trocadero, lui raconte que, pendant la nuit, il a été tenu éveillé par des cris effrayants.

silencieuse que la mort. Peu à peu j'en vins à me persuader que c'était bien la voix d'une créature humaine, qui d'abord appelait et finissait par une plainte désespérée. Au matin, comme je n'avais pas perdu l'endroit de vue, je sautai à terre et je m'acheminai comme je pus de ce côté ; car je connaissais les marais et les étangs comme les doigts de ma main.

Cette nouvelle est une des pages les plus émouvantes de Fernan Caballero. Peintre par excellence des paysages et des mœurs andalous.

Derrière montagnards (LES), par M. Jules Claretie (1877). Il était à craindre que le mystérieux romancier aborder l'histoire sérieuse, qu'il ne se perdît et que son style ne se ressentît de la liberté des allures du roman feuilleton.

Derrière consolation (LA), nouvelle, par Fernan Caballero. On sait que le délicat écrivain espagnol qui s'écrit sous ce pseudonyme est une dame d'honneur de la duchesse de Montpensier, et que son roman est une série d'études de romans et de nouvelles, qui décèlent un moraliste et un conteur, ont acquis à Fernan Caballero, non-seulement en Espagne, mais en Europe, une légitime réputation.

Derrière duel de l'Espagne (LE) [El postrer duelo de España], drame en trois journées, en vers, de Calderon. Le grand poète espagnol s'est ici inspiré d'un fait historique, longtemps raconté par Sandoval dans son Histoire de Charles-Quint ; une sorte de duel juridique, comme celui de Jarnac et les salades. Un lancero, batelier pêcheur, à qui la pauvre mère demande de lui faire traverser le canal du Trocadero, lui raconte que, pendant la nuit, il a été tenu éveillé par des cris effrayants.

silencieuse que la mort. Peu à peu j'en vins à me persuader que c'était bien la voix d'une créature humaine, qui d'abord appelait et finissait par une plainte désespérée. Au matin, comme je n'avais pas perdu l'endroit de vue, je sautai à terre et je m'acheminai comme je pus de ce côté ; car je connaissais les marais et les étangs comme les doigts de ma main.

Cette nouvelle est une des pages les plus émouvantes de Fernan Caballero. Peintre par excellence des paysages et des mœurs andalous.

Derrière montagnards (LES), par M. Jules Claretie (1877). Il était à craindre que le mystérieux romancier aborder l'histoire sérieuse, qu'il ne se perdît et que son style ne se ressentît de la liberté des allures du roman feuilleton.

Derrière consolation (LA), nouvelle, par Fernan Caballero. On sait que le délicat écrivain espagnol qui s'écrit sous ce pseudonyme est une dame d'honneur de la duchesse de Montpensier, et que son roman est une série d'études de romans et de nouvelles, qui décèlent un moraliste et un conteur, ont acquis à Fernan Caballero, non-seulement en Espagne, mais en Europe, une légitime réputation.

Derrière duel de l'Espagne (LE) [El postrer duelo de España], drame en trois journées, en vers, de Calderon. Le grand poète espagnol s'est ici inspiré d'un fait historique, longtemps raconté par Sandoval dans son Histoire de Charles-Quint ; une sorte de duel juridique, comme celui de Jarnac et les salades. Un lancero, batelier pêcheur, à qui la pauvre mère demande de lui faire traverser le canal du Trocadero, lui raconte que, pendant la nuit, il a été tenu éveillé par des cris effrayants.

silencieuse que la mort. Peu à peu j'en vins à me persuader que c'était bien la voix d'une créature humaine, qui d'abord appelait et finissait par une plainte désespérée. Au matin, comme je n'avais pas perdu l'endroit de vue, je sautai à terre et je m'acheminai comme je pus de ce côté ; car je connaissais les marais et les étangs comme les doigts de ma main.

Cette nouvelle est une des pages les plus émouvantes de Fernan Caballero. Peintre par excellence des paysages et des mœurs andalous.

Derrière montagnards (LES), par M. Jules Claretie (1877). Il était à craindre que le mystérieux romancier aborder l'histoire sérieuse, qu'il ne se perdît et que son style ne se ressentît de la liberté des allures du roman feuilleton.

Derrière consolation (LA), nouvelle, par Fernan Caballero. On sait que le délicat écrivain espagnol qui s'écrit sous ce pseudonyme est une dame d'honneur de la duchesse de Montpensier, et que son roman est une série d'études de romans et de nouvelles, qui décèlent un moraliste et un conteur, ont acquis à Fernan Caballero, non-seulement en Espagne, mais en Europe, une légitime réputation.

Derrière duel de l'Espagne (LE) [El postrer duelo de España], drame en trois journées, en vers, de Calderon. Le grand poète espagnol s'est ici inspiré d'un fait historique, longtemps raconté par Sandoval dans son Histoire de Charles-Quint ; une sorte de duel juridique, comme celui de Jarnac et les salades. Un lancero, batelier pêcheur, à qui la pauvre mère demande de lui faire traverser le canal du Trocadero, lui raconte que, pendant la nuit, il a été tenu éveillé par des cris effrayants.

silencieuse que la mort. Peu à peu j'en vins à me persuader que c'était bien la voix d'une créature humaine, qui d'abord appelait et finissait par une plainte désespérée. Au matin, comme je n'avais pas perdu l'endroit de vue, je sautai à terre et je m'acheminai comme je pus de ce côté ; car je connaissais les marais et les étangs comme les doigts de ma main.

Cette nouvelle est une des pages les plus émouvantes de Fernan Caballero. Peintre par excellence des paysages et des mœurs andalous.

Derrière montagnards (LES), par M. Jules Claretie (1877). Il était à craindre que le mystérieux romancier aborder l'histoire sérieuse, qu'il ne se perdît et que son style ne se ressentît de la liberté des allures du roman feuilleton.

Derrière consolation (LA), nouvelle, par Fernan Caballero. On sait que le délicat écrivain espagnol qui s'écrit sous ce pseudonyme est une dame d'honneur de la duchesse de Montpensier, et que son roman est une série d'études de romans et de nouvelles, qui décèlent un moraliste et un conteur, ont acquis à Fernan Caballero, non-seulement en Espagne, mais en Europe, une légitime réputation.

Derrière duel de l'Espagne (LE) [El postrer duelo de España], drame en trois journées, en vers, de Calderon. Le grand poète espagnol s'est ici inspiré d'un fait historique, longtemps raconté par Sandoval dans son Histoire de Charles-Quint ; une sorte de duel juridique, comme celui de Jarnac et les salades. Un lancero, batelier pêcheur, à qui la pauvre mère demande de lui faire traverser le canal du Trocadero, lui raconte que, pendant la nuit, il a été tenu éveillé par des cris effrayants.

si je l'entendais, c'est que la nuit était plus

deux gentilshommes, don Pedro et don Gerónimo, se rencontrent, après s'être perdus de vue pendant longtemps. Entre deux vieux amis, les femmes arrivent promptement à

derrière consolation (LA), nouvelle, par Fernan Caballero. On sait que le délicat écrivain espagnol qui s'écrit sous ce pseudonyme est une dame d'honneur de la duchesse de Montpensier, et que son roman est une série d'études de romans et de nouvelles, qui décèlent un moraliste et un conteur, ont acquis à Fernan Caballero, non-seulement en Espagne, mais en Europe, une légitime réputation.

Le besoin de ne plus aimer qu'il m'éprouve Et d'avoir des boutons toujours à sa chemise.

Derrière jour de Pompéi (LE), opéra de M. Victorien Jodanis. V. POMPÉI.

Derrière incarnation de Vaincu (LA), roman par H. de Balzac. V. SCÈNES DE LA VIE PARISIENNE.

Derrière jours de Jérusalem (LES), par F. de Saucy. V. JÉRUSALEM.

Derrière jours de Pompéi (LES), roman par Bulwer. V. POMPÉI.

Derrière adieu (LE), tableau de Ch. De Groux ; Exposition universelle de 1855. Théophile Gautier a donné de cette peinture la description suivante : « Sur une neige d'un blanc pur se détachent en noir les croix de bois du cimetière ; la fosse ouverte dans la terre gelée attend sa proie, la malheure béate ; la famille sanglote, les amis pleurent silencieusement, et deux enfants curieux regardent au fond du trou avec l'insouciance de leur âge. Appuyé sur sa bêche, le fossoyeur attend que les prières soient finies pour jeter cette première pelletée qui retentit si terriblement sur les planches du cercueil : un son qu'on n'oublie jamais ! C'est froid, navrant et sinistre. »

Derrière bijou (LE), tableau de Cl. Jacquand ; Salon de 1847.

Derrière coup d'œil (LE), tableau de M. Toulmouche ; Salon de 1868. Une Parisienne jeune et jolie, comme le sont toutes les Parisiennes, Deux jeunes mariés se sont réfugiés, dès le lendemain de leurs noces, dans une maison de campagne pour y cacher leur bonheur. Ils y vivent isolés, sans jamais admettre un tiers dans leur tête-à-tête, et leur lune de miel en est à son troisième quartier quand ils s'aperçoivent que par un hasard ils se sont retrouvés à Paris. Cependant Raymond s'aperçoit un beau jour que le temps lui paraît long, et plusieurs fois même il se surprend à bâiller. Il va jusqu'à s'endormir pendant que sa femme soupire, avec accompagnement de piano, la douce romance qui chante dans son cœur.

Derrière consolation (LA), nouvelle, par Fernan Caballero. On sait que le délicat écrivain espagnol qui s'écrit sous ce pseudonyme est une dame d'honneur de la duchesse de Montpensier, et que son roman est une série d'études de romans et de nouvelles, qui décèlent un moraliste et un conteur, ont acquis à Fernan Caballero, non-seulement en Espagne, mais en Europe, une légitime réputation.

Derrière jour de Pompéi (LE), opéra de M. Victorien Jodanis. V. POMPÉI.

Derrière incarnation de Vaincu (LA), roman par H. de Balzac. V. SCÈNES DE LA VIE PARISIENNE.

Derrière jours de Jérusalem (LES), par F. de Saucy. V. JÉRUSALEM.

Derrière jours de Pompéi (LES), roman par Bulwer. V. POMPÉI.

Derrière adieu (LE), tableau de Ch. De Groux ; Exposition universelle de 1855. Théophile Gautier a donné de cette peinture la description suivante : « Sur une neige d'un blanc pur se détachent en noir les croix de bois du cimetière ; la fosse ouverte dans la terre gelée attend sa proie, la malheure béate ; la famille sanglote, les amis pleurent silencieusement, et deux enfants curieux regardent au fond du trou avec l'insouciance de leur âge. Appuyé sur sa bêche, le fossoyeur attend que les prières soient finies pour jeter cette première pelletée qui retentit si terriblement sur les planches du cercueil : un son qu'on n'oublie jamais ! C'est froid, navrant et sinistre. »

Derrière bijou (LE), tableau de Cl. Jacquand ; Salon de 1847.

Derrière coup d'œil (LE), tableau de M. Toulmouche ; Salon de 1868. Une Parisienne jeune et jolie, comme le sont toutes les Parisiennes, Deux jeunes mariés se sont réfugiés, dès le lendemain de leurs noces, dans une maison de campagne pour y cacher leur bonheur. Ils y vivent isolés, sans jamais admettre un tiers dans leur tête-à-tête, et leur lune de miel en est à son troisième quartier quand ils s'aperçoivent que par un hasard ils se sont retrouvés à Paris. Cependant Raymond s'aperçoit un beau jour que le temps lui paraît long, et plusieurs fois même il se surprend à bâiller. Il va jusqu'à s'endormir pendant que sa femme soupire, avec accompagnement de piano, la douce romance qui chante dans son cœur.

Derrière consolation (LA), nouvelle, par Fernan Caballero. On sait que le délicat écrivain espagnol qui s'écrit sous ce pseudonyme est une dame d'honneur de la duchesse de Montpensier, et que son roman est une série d'études de romans et de nouvelles, qui décèlent un moraliste et un conteur, ont acquis à Fernan Caballero, non-seulement en Espagne, mais en Europe, une légitime réputation.

de colophanes longicornees, dont l'espèce type habite les Etats-Unis.

DÉROCHAGE s. m. (dé-ro-cha-je — rad. dérocher). Techn. Action de dérocher les métaux et l'émail à l'eau-forte.

— Encycl. Cette opération consiste à enlever de la surface d'une pièce métallique les substances étrangères, sable, corps gras, oxydes, etc., qui la recouvrent. Le mot dérochage est souvent pris comme synonyme du mot DÉCAPAGE; cependant ces deux opérations doivent être distinguées; la première correspond à une purification de la surface du métal sans entamer le métal lui-même; elle ne peut donc être opérée par des procédés chimiques énergiques; les actions mécaniques légères y jouent le plus grand rôle; elle est surtout utilisée pour préparer la seconde, comme dans la dorure et l'argenture galvaniques, ou pour débarrasser les pièces fondues ou forgées, qui doivent être travaillées par la suite, du sable et des oxydes d'un grand dureté qui les recouvrent, et qui déformeraient très-rapidement les limes ou autres outils. Le décapage, au contraire, doit mettre à nu le métal lui-même et, pour y arriver plus facilement, enlever une légère couche métallique de la surface. Il s'opère toujours par des actions mécaniques ou chimiques assez énergiques.

Pour dérocher les métaux, il faut préalablement enlever les corps gras dont ils peuvent être enduits; pour cela on les recuit à une température suffisante pour brûler les matières organiques; et cette opération est rendue impossible par la nature de la pièce, on les lave simplement avec de l'eau de savon ou une lessive alcaline quelconque. Sans cette précaution, les opérations suivantes seraient rendues inefficaces, les graisses empêchant l'eau de mouiller les corps qu'elle recouvre. Pour enlever les oxydes, on se sert de procédés variant selon la nature du métal. On peut quelquefois se contenter de les frotter avec des brosses ou avec une pousière plus ou moins dure; mais ce moyen est lent et insuffisant dans la plupart des cas. Les procédés chimiques sont plus généralement employés. Les acides sulfurique et nitrique étendus donnent de bons résultats. Le premier est employé pour le cuivre et le laiton. On l'étend de dix fois son volume d'eau environ, on y plonge les objets à dérocher, et on les y laisse séjourner pendant un temps plus ou moins long, ce qui immerge l'acide attaquant les oxydes et non l'acier. L'action est terminée dès qu'on a obtenu une certaine couleur rouge invariable. On finit en brossant et en rinçant dans l'eau. Le fer ne peut rester aussi longtemps dans un bain semblable, l'acide sulfurique, même étendu, l'attaquant rapidement. On enlève parfaitement la rouille qui couvre souvent ce métal au moyen d'une solution concentrée de carbonate de potasse. Ce sel dissout la rouille assez facilement et agit peu sur le fer, qui, en brun. Dans beaucoup de cas, particulièrement lorsqu'on veut souder les métaux, il est utile de dérocher les substances à une température élevée. On y arrive très-bien au moyen du borax ou borate de soude quand il s'agit de métaux, ou simplement de sable quartzique lorsque l'usage du borax deviendrait trop coûteux et que le métal peut supporter une température élevée. Ainsi les soudeurs en cuivre, les bijoutiers, etc., soudent le cuivre et les métaux précieux allés de cuivre et susceptibles, par conséquent, de se couvrir d'oxyde à la chaleur, avec un mélange légèrement humecté de borax et de soude en limaille. Quand on le met au feu, le borax se dessèche, fond, dissout les oxydes, et s'étalant comme un vernis à la surface des lèvres à souder, préserve celles-ci de l'oxygène de l'air et permet à la soudure fondue de les mouler et de les réunir. Les forgerons se servent, pour souder le fer, de sable quartzique, de grès, qui, avec les oxydes métalliques du fer et des cendres du foyer, donnent un verre fusible à la température de la forge et susceptible de remplir le même but que le borax.

DÉROCHÉ, ÉE (dé-ro-ché) part. passé du v. Dérocher. Déroché à l'eau-forte : Métal déroché.

— Fauconn. Qui s'est élané de la pointe d'un rocher : Gibier déroché.

DÉROCHER v. a. ou tr. (dé-ro-ché — du préf. dé, et de rocher). Techn. Décrasser à l'eau-forte : Dérocher des métaux. Dérocher l'émail.

— Fauconn. Se dit de l'oiseau qui, en poursuivant des quadrupèdes, les oblige à se précipiter de la pointe des rochers.

Se dérocher v. pr. Être déroché : L'or et l'argent se dérochent à l'acide nitrique.

— Encycl. V. DÉROCHAGE.

DÉRODÉ (Louis-Emile), homme politique français, né à Reims en 1812, mort en 1864. Il était petit-neveu de Lignot. Il se fit recevoir licencié en droit à Paris en 1834, exerça la profession d'avocat dans cette ville, puis à Reims, devint l'un des chefs du parti libéral dans son département, et prit, en 1847, une part active au mouvement réformiste. Nommé représentant à la Constituante dans la Marne, en 1848, DÉRODÉ vota avec les républicains de la nuance du National, fut un

des adversaires de la politique de l'Élysée, et reprit, à l'expiration de son mandat, sa place au barreau de Reims.

DÉRODÉ v. a. ou tr. (dé-ro-dé — du préf. dé, et de lat. rodere, ronger). Abattre dans une forêt le bois qui dépérit, en enlevant même les souches : Dans la haute futaie et les bois de pins, on n'abat pas de suite, mais on parcourt un espace quelconque, et qui s'appelle un espace quelconque, et qui s'appelle tout; on enlève même les souches, ce qui s'appelle DÉRODÉ (D'Herbenville).

DÉRODON (David), professeur et controversiste français, né à Die (Dauphiné) vers 1600, mort à Genève en 1664. Après avoir terminé ses études à Sedan, il obtint, jeune encore, une chaire de philosophie dans sa ville natale, et se convertit au catholicisme. A cette occasion, il publia un livre, aujourd'hui fort rare, intitulé : Quatre raisons pour lesquelles on doit quitter la religion prétendue réformée (Paris, 1631, in-12). Mais il revint bientôt aux protestantismes, et se distingua par l'aideur de ses attaques contre l'Église romaine. Tour à tour professeur de philosophie à Orange et à Nîmes, il acquit une grande réputation de dialecticien, si bien qu'un professeur, se trouvant un jour très-embarrassé devant un adversaire qu'il ne connaissait pas, lui dit ces mots significatifs : « Es diabolus aut Derodon » (Vous êtes le diable ou Derodon). C'était Derodon, en effet. Également redouté et détesté des jésuites et des calvinistes, Derodon se trouva en butte à de nombreuses accusations. La publication de son fameux traité De supposito (Francfort-Orange, 1645, in-8°) fournit à ses ennemis une belle occasion. Dans ce traité, il ne craignit pas de prendre parti pour Nestor contre Cyrille, et de dire de celui-ci qu'il avait confondu les deux natures en Jésus-Christ. Le parlement de Toulouse condamna ce livre au feu en 1658. Un autre livre, le Tableau de la messe (Genève, 1654, in-8°) souleva les catholiques contre lui. Cohon, évêque de Nîmes, s'empressa de dénoncer cet ouvrage audacien, qui fut brûlé publiquement le 6 mars 1663. Le libraire fut condamné à 1,000 livres d'amende et à dix ans de banissement. Quant à Derodon, il fut banni à perpétuité et se réfugia à Genève. Ses ouvrages, outre ceux que nous avons déjà cités, sont : Dispute de l'Eucharistie (Genève, 1655, in-8°); Apologie, sans nom de lieu ni date; Logica restituta (Genève, 1659, in-8°); Disputatio de atomis (Nîmes, 1661, in-8°); Disputatio de reali (Nîmes, 1662, in-4°); Disputatio de ente reali (Nîmes, 1662, in-4°); Disputatio de messe, ou Discours sur ses paroles : Ceci est mon corps (Nîmes, 1662, in-8°); Opera philosophica (Genève, 1664, in-4°); Philosophia contracta pars I, qua est logica (Genève, 1664, in-4°); l'Athéisme convaincu, ou la Lumière de la raison opposée aux erreurs de l'impie (Genève, 1665, in-8°); les Inconstants (Genève, 1671, in-8°).

DÉRODÉ v. a. ou tr. (dé-ro-dé — du préf. dé, et de lat. rodere, ronger). Abattre dans une forêt le bois qui dépérit, en enlevant même les souches : Dans la haute futaie et les bois de pins, on n'abat pas de suite, mais on parcourt un espace quelconque, et qui s'appelle tout; on enlève même les souches, ce qui s'appelle DÉRODÉ (D'Herbenville).

DÉRODÉ (David), professeur et controversiste français, né à Die (Dauphiné) vers 1600, mort à Genève en 1664. Après avoir terminé ses études à Sedan, il obtint, jeune encore, une chaire de philosophie dans sa ville natale, et se convertit au catholicisme. A cette occasion, il publia un livre, aujourd'hui fort rare, intitulé : Quatre raisons pour lesquelles on doit quitter la religion prétendue réformée (Paris, 1631, in-12). Mais il revint bientôt aux protestantismes, et se distingua par l'aideur de ses attaques contre l'Église romaine. Tour à tour professeur de philosophie à Orange et à Nîmes, il acquit une grande réputation de dialecticien, si bien qu'un professeur, se trouvant un jour très-embarrassé devant un adversaire qu'il ne connaissait pas, lui dit ces mots significatifs : « Es diabolus aut Derodon » (Vous êtes le diable ou Derodon). C'était Derodon, en effet. Également redouté et détesté des jésuites et des calvinistes, Derodon se trouva en butte à de nombreuses accusations. La publication de son fameux traité De supposito (Francfort-Orange, 1645, in-8°) fournit à ses ennemis une belle occasion. Dans ce traité, il ne craignit pas de prendre parti pour Nestor contre Cyrille, et de dire de celui-ci qu'il avait confondu les deux natures en Jésus-Christ. Le parlement de Toulouse condamna ce livre au feu en 1658. Un autre livre, le Tableau de la messe (Genève, 1654, in-8°) souleva les catholiques contre lui. Cohon, évêque de Nîmes, s'empressa de dénoncer cet ouvrage audacien, qui fut brûlé publiquement le 6 mars 1663. Le libraire fut condamné à 1,000 livres d'amende et à dix ans de banissement. Quant à Derodon, il fut banni à perpétuité et se réfugia à Genève. Ses ouvrages, outre ceux que nous avons déjà cités, sont : Dispute de l'Eucharistie (Genève, 1655, in-8°); Apologie, sans nom de lieu ni date; Logica restituta (Genève, 1659, in-8°); Disputatio de atomis (Nîmes, 1661, in-8°); Disputatio de reali (Nîmes, 1662, in-4°); Disputatio de ente reali (Nîmes, 1662, in-4°); Disputatio de messe, ou Discours sur ses paroles : Ceci est mon corps (Nîmes, 1662, in-8°); Opera philosophica (Genève, 1664, in-4°); Philosophia contracta pars I, qua est logica (Genève, 1664, in-4°); l'Athéisme convaincu, ou la Lumière de la raison opposée aux erreurs de l'impie (Genève, 1665, in-8°); les Inconstants (Genève, 1671, in-8°).

DÉRODÉ v. a. ou tr. (dé-ro-dé — du préf. dé, et de lat. rodere, ronger). Abattre dans une forêt le bois qui dépérit, en enlevant même les souches : Dans la haute futaie et les bois de pins, on n'abat pas de suite, mais on parcourt un espace quelconque, et qui s'appelle tout; on enlève même les souches, ce qui s'appelle DÉRODÉ (D'Herbenville).

DÉRODÉ v. a. ou tr. (dé-ro-dé — du préf. dé, et de lat. rodere, ronger). Abattre dans une forêt le bois qui dépérit, en enlevant même les souches : Dans la haute futaie et les bois de pins, on n'abat pas de suite, mais on parcourt un espace quelconque, et qui s'appelle tout; on enlève même les souches, ce qui s'appelle DÉRODÉ (D'Herbenville).

DÉRODÉ v. a. ou tr. (dé-ro-dé — du préf. dé, et de lat. rodere, ronger). Abattre dans une forêt le bois qui dépérit, en enlevant même les souches : Dans la haute futaie et les bois de pins, on n'abat pas de suite, mais on parcourt un espace quelconque, et qui s'appelle tout; on enlève même les souches, ce qui s'appelle DÉRODÉ (D'Herbenville).

DÉRODÉ v. a. ou tr. (dé-ro-dé — du préf. dé, et de lat. rodere, ronger). Abattre dans une forêt le bois qui dépérit, en enlevant même les souches : Dans la haute futaie et les bois de pins, on n'abat pas de suite, mais on parcourt un espace quelconque, et qui s'appelle tout; on enlève même les souches, ce qui s'appelle DÉRODÉ (D'Herbenville).

DÉRODÉ v. a. ou tr. (dé-ro-dé — du préf. dé, et de lat. rodere, ronger). Abattre dans une forêt le bois qui dépérit, en enlevant même les souches : Dans la haute futaie et les bois de pins, on n'abat pas de suite, mais on parcourt un espace quelconque, et qui s'appelle tout; on enlève même les souches, ce qui s'appelle DÉRODÉ (D'Herbenville).

DÉRODÉ v. a. ou tr. (dé-ro-dé — du préf. dé, et de lat. rodere, ronger). Abattre dans une forêt le bois qui dépérit, en enlevant même les souches : Dans la haute futaie et les bois de pins, on n'abat pas de suite, mais on parcourt un espace quelconque, et qui s'appelle tout; on enlève même les souches, ce qui s'appelle DÉRODÉ (D'Herbenville).

DÉRODÉ v. a. ou tr. (dé-ro-dé — du préf. dé, et de lat. rodere, ronger). Abattre dans une forêt le bois qui dépérit, en enlevant même les souches : Dans la haute futaie et les bois de pins, on n'abat pas de suite, mais on parcourt un espace quelconque, et qui s'appelle tout; on enlève même les souches, ce qui s'appelle DÉRODÉ (D'Herbenville).

DÉRODÉ v. a. ou tr. (dé-ro-dé — du préf. dé, et de lat. rodere, ronger). Abattre dans une forêt le bois qui dépérit, en enlevant même les souches : Dans la haute futaie et les bois de pins, on n'abat pas de suite, mais on parcourt un espace quelconque, et qui s'appelle tout; on enlève même les souches, ce qui s'appelle DÉRODÉ (D'Herbenville).

DÉRODÉ v. a. ou tr. (dé-ro-dé — du préf. dé, et de lat. rodere, ronger). Abattre dans une forêt le bois qui dépérit, en enlevant même les souches : Dans la haute futaie et les bois de pins, on n'abat pas de suite, mais on parcourt un espace quelconque, et qui s'appelle tout; on enlève même les souches, ce qui s'appelle DÉRODÉ (D'Herbenville).

des adversaires de la politique de l'Élysée, et reprit, à l'expiration de son mandat, sa place au barreau de Reims.

DÉRODÉ v. a. ou tr. (dé-ro-dé — du préf. dé, et de lat. rodere, ronger). Abattre dans une forêt le bois qui dépérit, en enlevant même les souches : Dans la haute futaie et les bois de pins, on n'abat pas de suite, mais on parcourt un espace quelconque, et qui s'appelle tout; on enlève même les souches, ce qui s'appelle DÉRODÉ (D'Herbenville).

DÉRODON (David), professeur et controversiste français, né à Die (Dauphiné) vers 1600, mort à Genève en 1664. Après avoir terminé ses études à Sedan, il obtint, jeune encore, une chaire de philosophie dans sa ville natale, et se convertit au catholicisme. A cette occasion, il publia un livre, aujourd'hui fort rare, intitulé : Quatre raisons pour lesquelles on doit quitter la religion prétendue réformée (Paris, 1631, in-12). Mais il revint bientôt aux protestantismes, et se distingua par l'aideur de ses attaques contre l'Église romaine. Tour à tour professeur de philosophie à Orange et à Nîmes, il acquit une grande réputation de dialecticien, si bien qu'un professeur, se trouvant un jour très-embarrassé devant un adversaire qu'il ne connaissait pas, lui dit ces mots significatifs : « Es diabolus aut Derodon » (Vous êtes le diable ou Derodon). C'était Derodon, en effet. Également redouté et détesté des jésuites et des calvinistes, Derodon se trouva en butte à de nombreuses accusations. La publication de son fameux traité De supposito (Francfort-Orange, 1645, in-8°) fournit à ses ennemis une belle occasion. Dans ce traité, il ne craignit pas de prendre parti pour Nestor contre Cyrille, et de dire de celui-ci qu'il avait confondu les deux natures en Jésus-Christ. Le parlement de Toulouse condamna ce livre au feu en 1658. Un autre livre, le Tableau de la messe (Genève, 1654, in-8°) souleva les catholiques contre lui. Cohon, évêque de Nîmes, s'empressa de dénoncer cet ouvrage audacien, qui fut brûlé publiquement le 6 mars 1663. Le libraire fut condamné à 1,000 livres d'amende et à dix ans de banissement. Quant à Derodon, il fut banni à perpétuité et se réfugia à Genève. Ses ouvrages, outre ceux que nous avons déjà cités, sont : Dispute de l'Eucharistie (Genève, 1655, in-8°); Apologie, sans nom de lieu ni date; Logica restituta (Genève, 1659, in-8°); Disputatio de atomis (Nîmes, 1661, in-8°); Disputatio de reali (Nîmes, 1662, in-4°); Disputatio de ente reali (Nîmes, 1662, in-4°); Disputatio de messe, ou Discours sur ses paroles : Ceci est mon corps (Nîmes, 1662, in-8°); Opera philosophica (Genève, 1664, in-4°); Philosophia contracta pars I, qua est logica (Genève, 1664, in-4°); l'Athéisme convaincu, ou la Lumière de la raison opposée aux erreurs de l'impie (Genève, 1665, in-8°); les Inconstants (Genève, 1671, in-8°).

DÉRODÉ v. a. ou tr. (dé-ro-dé — du préf. dé, et de lat. rodere, ronger). Abattre dans une forêt le bois qui dépérit, en enlevant même les souches : Dans la haute futaie et les bois de pins, on n'abat pas de suite, mais on parcourt un espace quelconque, et qui s'appelle tout; on enlève même les souches, ce qui s'appelle DÉRODÉ (D'Herbenville).

DÉRODÉ v. a. ou tr. (dé-ro-dé — du préf. dé, et de lat. rodere, ronger). Abattre dans une forêt le bois qui dépérit, en enlevant même les souches : Dans la haute futaie et les bois de pins, on n'abat pas de suite, mais on parcourt un espace quelconque, et qui s'appelle tout; on enlève même les souches, ce qui s'appelle DÉRODÉ (D'Herbenville).

DÉRODÉ v. a. ou tr. (dé-ro-dé — du préf. dé, et de lat. rodere, ronger). Abattre dans une forêt le bois qui dépérit, en enlevant même les souches : Dans la haute futaie et les bois de pins, on n'abat pas de suite, mais on parcourt un espace quelconque, et qui s'appelle tout; on enlève même les souches, ce qui s'appelle DÉRODÉ (D'Herbenville).

DÉRODÉ v. a. ou tr. (dé-ro-dé — du préf. dé, et de lat. rodere, ronger). Abattre dans une forêt le bois qui dépérit, en enlevant même les souches : Dans la haute futaie et les bois de pins, on n'abat pas de suite, mais on parcourt un espace quelconque, et qui s'appelle tout; on enlève même les souches, ce qui s'appelle DÉRODÉ (D'Herbenville).

DÉRODÉ v. a. ou tr. (dé-ro-dé — du préf. dé, et de lat. rodere, ronger). Abattre dans une forêt le bois qui dépérit, en enlevant même les souches : Dans la haute futaie et les bois de pins, on n'abat pas de suite, mais on parcourt un espace quelconque, et qui s'appelle tout; on enlève même les souches, ce qui s'appelle DÉRODÉ (D'Herbenville).

DÉRODÉ v. a. ou tr. (dé-ro-dé — du préf. dé, et de lat. rodere, ronger). Abattre dans une forêt le bois qui dépérit, en enlevant même les souches : Dans la haute futaie et les bois de pins, on n'abat pas de suite, mais on parcourt un espace quelconque, et qui s'appelle tout; on enlève même les souches, ce qui s'appelle DÉRODÉ (D'Herbenville).

DÉRODÉ v. a. ou tr. (dé-ro-dé — du préf. dé, et de lat. rodere, ronger). Abattre dans une forêt le bois qui dépérit, en enlevant même les souches : Dans la haute futaie et les bois de pins, on n'abat pas de suite, mais on parcourt un espace quelconque, et qui s'appelle tout; on enlève même les souches, ce qui s'appelle DÉRODÉ (D'Herbenville).

DÉRODÉ v. a. ou tr. (dé-ro-dé — du préf. dé, et de lat. rodere, ronger). Abattre dans une forêt le bois qui dépérit, en enlevant même les souches : Dans la haute futaie et les bois de pins, on n'abat pas de suite, mais on parcourt un espace quelconque, et qui s'appelle tout; on enlève même les souches, ce qui s'appelle DÉRODÉ (D'Herbenville).

DÉRODÉ v. a. ou tr. (dé-ro-dé — du préf. dé, et de lat. rodere, ronger). Abattre dans une forêt le bois qui dépérit, en enlevant même les souches : Dans la haute futaie et les bois de pins, on n'abat pas de suite, mais on parcourt un espace quelconque, et qui s'appelle tout; on enlève même les souches, ce qui s'appelle DÉRODÉ (D'Herbenville).

DÉRODÉ v. a. ou tr. (dé-ro-dé — du préf. dé, et de lat. rodere, ronger). Abattre dans une forêt le bois qui dépérit, en enlevant même les souches : Dans la haute futaie et les bois de pins, on n'abat pas de suite, mais on parcourt un espace quelconque, et qui s'appelle tout; on enlève même les souches, ce qui s'appelle DÉRODÉ (D'Herbenville).

DÉRODÉ v. a. ou tr. (dé-ro-dé — du préf. dé, et de lat. rodere, ronger). Abattre dans une forêt le bois qui dépérit, en enlevant même les souches : Dans la haute futaie et les bois de pins, on n'abat pas de suite, mais on parcourt un espace quelconque, et qui s'appelle tout; on enlève même les souches, ce qui s'appelle DÉRODÉ (D'Herbenville).

des adversaires de la politique de l'Élysée, et reprit, à l'expiration de son mandat, sa place au barreau de Reims.

DÉRODÉ v. a. ou tr. (dé-ro-dé — du préf. dé, et de lat. rodere, ronger). Abattre dans une forêt le bois qui dépérit, en enlevant même les souches : Dans la haute futaie et les bois de pins, on n'abat pas de suite, mais on parcourt un espace quelconque, et qui s'appelle tout; on enlève même les souches, ce qui s'appelle DÉRODÉ (D'Herbenville).

DÉRODON (David), professeur et controversiste français, né à Die (Dauphiné) vers 1600, mort à Genève en 1664. Après avoir terminé ses études à Sedan, il obtint, jeune encore, une chaire de philosophie dans sa ville natale, et se convertit au catholicisme. A cette occasion, il publia un livre, aujourd'hui fort rare, intitulé : Quatre raisons pour lesquelles on doit quitter la religion prétendue réformée (Paris, 1631, in-12). Mais il revint bientôt aux protestantismes, et se distingua par l'aideur de ses attaques contre l'Église romaine. Tour à tour professeur de philosophie à Orange et à Nîmes, il acquit une grande réputation de dialecticien, si bien qu'un professeur, se trouvant un jour très-embarrassé devant un adversaire qu'il ne connaissait pas, lui dit ces mots significatifs : « Es diabolus aut Derodon » (Vous êtes le diable ou Derodon). C'était Derodon, en effet. Également redouté et détesté des jésuites et des calvinistes, Derodon se trouva en butte à de nombreuses accusations. La publication de son fameux traité De supposito (Francfort-Orange, 1645, in-8°) fournit à ses ennemis une belle occasion. Dans ce traité, il ne craignit pas de prendre parti pour Nestor contre Cyrille, et de dire de celui-ci qu'il avait confondu les deux natures en Jésus-Christ. Le parlement de Toulouse condamna ce livre au feu en 1658. Un autre livre, le Tableau de la messe (Genève, 1654, in-8°) souleva les catholiques contre lui. Cohon, évêque de Nîmes, s'empressa de dénoncer cet ouvrage audacien, qui fut brûlé publiquement le 6 mars 1663. Le libraire fut condamné à 1,000 livres d'amende et à dix ans de banissement. Quant à Derodon, il fut banni à perpétuité et se réfugia à Genève. Ses ouvrages, outre ceux que nous avons déjà cités, sont : Dispute de l'Eucharistie (Genève, 1655, in-8°); Apologie, sans nom de lieu ni date; Logica restituta (Genève, 1659, in-8°); Disputatio de atomis (Nîmes, 1661, in-8°); Disputatio de reali (Nîmes, 1662, in-4°); Disputatio de ente reali (Nîmes, 1662, in-4°); Disputatio de messe, ou Discours sur ses paroles : Ceci est mon corps (Nîmes, 1662, in-8°); Opera philosophica (Genève, 1664, in-4°); Philosophia contracta pars I, qua est logica (Genève, 1664, in-4°); l'Athéisme convaincu, ou la Lumière de la raison opposée aux erreurs de l'impie (Genève, 1665, in-8°); les Inconstants (Genève, 1671, in-8°).

DÉRODÉ v. a. ou tr. (dé-ro-dé — du préf. dé, et de lat. rodere, ronger). Abattre dans une forêt le bois qui dépérit, en enlevant même les souches : Dans la haute futaie et les bois de pins, on n'abat pas de suite, mais on parcourt un espace quelconque, et qui s'appelle tout; on enlève même les souches, ce qui s'appelle DÉRODÉ (D'Herbenville).

DÉRODÉ v. a. ou tr. (dé-ro-dé — du préf. dé, et de lat. rodere, ronger). Abattre dans une forêt le bois qui dépérit, en enlevant même les souches : Dans la haute futaie et les bois de pins, on n'abat pas de suite, mais on parcourt un espace quelconque, et qui s'appelle tout; on enlève même les souches, ce qui s'appelle DÉRODÉ (D'Herbenville).

DÉRODÉ v. a. ou tr. (dé-ro-dé — du préf. dé, et de lat. rodere, ronger). Abattre dans une forêt le bois qui dépérit, en enlevant même les souches : Dans la haute futaie et les bois de pins, on n'abat pas de suite, mais on parcourt un espace quelconque, et qui s'appelle tout; on enlève même les souches, ce qui s'appelle DÉRODÉ (D'Herbenville).

DÉRODÉ v. a. ou tr. (dé-ro-dé — du préf. dé, et de lat. rodere, ronger). Abattre dans une forêt le bois qui dépérit, en enlevant même les souches : Dans la haute futaie et les bois de pins, on n'abat pas de suite, mais on parcourt un espace quelconque, et qui s'appelle tout; on enlève même les souches, ce qui s'appelle DÉRODÉ (D'Herbenville).

DÉRODÉ v. a. ou tr. (dé-ro-dé — du préf. dé, et de lat. rodere, ronger). Abattre dans une forêt le bois qui dépérit, en enlevant même les souches : Dans la haute futaie et les bois de pins, on n'abat pas de suite, mais on parcourt un espace quelconque, et qui s'appelle tout; on enlève même les souches, ce qui s'appelle DÉRODÉ (D'Herbenville).

DÉRODÉ v. a. ou tr. (dé-ro-dé — du préf. dé, et de lat. rodere, ronger). Abattre dans une forêt le bois qui dépérit, en enlevant même les souches : Dans la haute futaie et les bois de pins, on n'abat pas de suite, mais on parcourt un espace quelconque, et qui s'appelle tout; on enlève même les souches, ce qui s'appelle DÉRODÉ (D'Herbenville).

DÉRODÉ v. a. ou tr. (dé-ro-dé — du préf. dé, et de lat. rodere, ronger). Abattre dans une forêt le bois qui dépérit, en enlevant même les souches : Dans la haute futaie et les bois de pins, on n'abat pas de suite, mais on parcourt un espace quelconque, et qui s'appelle tout; on enlève même les souches, ce qui s'appelle DÉRODÉ (D'Herbenville).

DÉRODÉ v. a. ou tr. (dé-ro-dé — du préf. dé, et de lat. rodere, ronger). Abattre dans une forêt le bois qui dépérit, en enlevant même les souches : Dans la haute futaie et les bois de pins, on n'abat pas de suite, mais on parcourt un espace quelconque, et qui s'appelle tout; on enlève même les souches, ce qui s'appelle DÉRODÉ (D'Herbenville).

DÉRODÉ v. a. ou tr. (dé-ro-dé — du préf. dé, et de lat. rodere, ronger). Abattre dans une forêt le bois qui dépérit, en enlevant même les souches : Dans la haute futaie et les bois de pins, on n'abat pas de suite, mais on parcourt un espace quelconque, et qui s'appelle tout; on enlève même les souches, ce qui s'appelle DÉRODÉ (D'Herbenville).

DÉRODÉ v. a. ou tr. (dé-ro-dé — du préf. dé, et de lat. rodere, ronger). Abattre dans une forêt le bois qui dépérit, en enlevant même les souches : Dans la haute futaie et les bois de pins, on n'abat pas de suite, mais on parcourt un espace quelconque, et qui s'appelle tout; on enlève même les souches, ce qui s'appelle DÉRODÉ (D'Herbenville).

DÉRODÉ v. a. ou tr. (dé-ro-dé — du préf. dé, et de lat. rodere, ronger). Abattre dans une forêt le bois qui dépérit, en enlevant même les souches : Dans la haute futaie et les bois de pins, on n'abat pas de suite, mais on parcourt un espace quelconque, et qui s'appelle tout; on enlève même les souches, ce qui s'appelle DÉRODÉ (D'Herbenville).

des adversaires de la politique de l'Élysée, et reprit, à l'expiration de son mandat, sa place au barreau de Reims.

DÉRODÉ v. a. ou tr. (dé-ro-dé — du préf. dé, et de lat. rodere, ronger). Abattre dans une forêt le bois qui dépérit, en enlevant même les souches : Dans la haute futaie et les bois de pins, on n'abat pas de suite, mais on parcourt un espace quelconque, et qui s'appelle tout; on enlève même les souches, ce qui s'appelle DÉRODÉ (D'Herbenville).

DÉRODON (David), professeur et controversiste français, né à Die (Dauphiné) vers 1600, mort à Genève en 1664. Après avoir terminé ses études à Sedan, il obtint, jeune encore, une chaire de philosophie dans sa ville natale, et se convertit au catholicisme. A cette occasion, il publia un livre, aujourd'hui fort rare, intitulé : Quatre raisons pour lesquelles on doit quitter la religion prétendue réformée (Paris, 1631, in-12). Mais il revint bientôt aux protestantismes, et se distingua par l'aideur de ses attaques contre l'Église romaine. Tour à tour professeur de philosophie à Orange et à Nîmes, il acquit une grande réputation de dialecticien, si bien qu'un professeur, se trouvant un jour très-embarrassé devant un adversaire qu'il ne connaissait pas, lui dit ces mots significatifs : « Es diabolus aut Derodon » (Vous êtes le diable ou Derodon). C'était Derodon, en effet. Également redouté et détesté des jésuites et des calvinistes, Derodon se trouva en butte à de nombreuses accusations. La publication de son fameux traité De supposito (Francfort-Orange, 1645, in-8°) fournit à ses ennemis une belle occasion. Dans ce traité, il ne craignit pas de prendre parti pour Nestor contre Cyrille, et de dire de celui-ci qu'il avait confondu les deux natures en Jésus-Christ. Le parlement de Toulouse condamna ce livre au feu en 1658. Un autre livre, le Tableau de la messe (Genève, 1654, in-8°) souleva les catholiques contre lui. Cohon, évêque de Nîmes, s'empressa de dénoncer cet ouvrage audacien, qui fut brûlé publiquement le 6 mars 1663. Le libraire fut condamné à 1,000 livres d'amende et à dix ans de banissement. Quant à Derodon, il fut banni à perpétuité et se réfugia à Genève. Ses ouvrages, outre ceux que nous avons déjà cités, sont : Dispute de l'Eucharistie (Genève, 1655, in-8°); Apologie, sans nom de lieu ni date; Logica restituta (Genève, 1659, in-8°); Disputatio de atomis (Nîmes, 1661, in-8°); Disputatio de reali (Nîmes, 1662, in-4°); Disputatio de ente reali (Nîmes, 1662, in-4°); Disputatio de messe, ou Discours sur ses paroles : Ceci est mon corps (Nîmes, 1662, in-8°); Opera philosophica (Genève, 1664, in-4°); Philosophia contracta pars I, qua est logica (Genève, 1664, in-4°); l'Athéisme convaincu, ou la Lumière de la raison opposée aux erreurs de l'impie (Genève, 1665, in-8°); les Inconstants (Genève, 1671, in-8°).

DÉRODÉ v. a. ou tr. (dé-ro-dé — du préf. dé, et de lat. rodere, ronger). Abattre dans une forêt le bois qui dépérit, en enlevant même les souches : Dans la haute futaie et les bois de pins, on n'abat pas de suite, mais on parcourt un espace quelconque, et qui s'appelle tout; on enlève même les souches, ce qui s'appelle DÉRODÉ (D'Herbenville).

DÉRODÉ v. a. ou tr. (dé-ro-dé — du préf. dé, et de lat. rodere, ronger). Abattre dans une forêt le bois qui dépérit, en enlevant même les souches : Dans la haute futaie et les bois de pins, on n'abat pas de suite, mais on parcourt un espace quelconque, et qui s'appelle tout; on enlève même les souches, ce qui s'appelle DÉRODÉ (D'Herbenville).

DÉRODÉ v. a. ou tr. (dé-ro-dé — du préf. dé, et de lat. rodere, ronger). Abattre dans une forêt le bois qui dépérit, en enlevant même les souches : Dans la haute futaie et les bois de pins, on n'abat pas de suite, mais on parcourt un espace quelconque, et qui s'appelle tout; on enlève même les souches, ce qui s'appelle DÉRODÉ (D'Herbenville).

DÉRODÉ v. a. ou tr. (dé-ro-dé — du préf. dé, et de lat. rodere, ronger). Abattre dans une forêt le bois qui dépérit, en enlevant même les souches : Dans la haute futaie et les bois de pins, on n'abat pas de suite, mais on parcourt un espace quelconque, et qui s'appelle tout; on enlève même les souches, ce qui s'appelle DÉRODÉ (D'Herbenville).

DÉRODÉ v. a. ou tr. (dé-ro-dé — du préf. dé, et de lat. rodere, ronger). Abattre dans une forêt le bois qui dépérit, en enlevant même les souches : Dans la haute futaie et les bois de pins, on n'abat pas de suite, mais on parcourt un espace quelconque, et qui s'appelle tout; on enlève même les souches, ce qui s'appelle DÉRODÉ (D'Herbenville).

DÉRODÉ v. a. ou tr. (dé-ro-dé — du préf. dé, et de lat. rodere, ronger). Abattre dans une forêt le bois qui dépérit, en enlevant même les souches : Dans la haute futaie et les bois de pins, on n'abat pas de suite, mais on parcourt un espace quelconque, et qui s'appelle tout; on enlève même les souches, ce qui s'appelle DÉRODÉ (D'Herbenville).

DÉRODÉ v. a. ou tr. (dé-ro-dé — du préf. dé, et de lat. rodere, ronger). Abattre dans une forêt le bois qui dépérit, en enlevant même les souches : Dans la haute futaie et les bois de pins, on n'abat pas de suite, mais